

De très nombreux témoignages de combattants de la Première Guerre mondiale nous sont parvenus à travers des « Carnets » dans lesquels ils dépeignent au jour le jour leur existence de soldats<sup>1</sup>.

Les motivations de l'écriture étaient diverses : d'abord, les soldats voulaient sans doute se souvenir d'une expérience « exceptionnelle » et la transmettre à leurs proches, mais, par la suite, la rédaction quotidienne constitua, dans cet environnement de danger et de mort, une espèce de lien avec la vie<sup>2</sup>.

Les carnets pouvaient également être un moyen d'oublier les horreurs de la guerre, d'exorciser les peurs.

Bien que ces récits soient la relation d'une histoire unique et singulière, tous rendent compte des conditions de vie endurées au front. C'est grâce à l'un de ces itinéraires de vie, celui de Jean d'Otreppe<sup>3</sup>, que nous allons tenter d'appréhender ces dernières.

## Notre témoin



Jean d'Otreppe est né à Dinant le 17 février 1898. Avec sa mère et son frère, afin d'échapper aux brutalités allemandes, il franchit la frontière hollandaise en février 1915 pour rejoindre la Grande-Bretagne. La famille loge alors à Richmond (Surrey) où l'adolescent est employé comme tourneur à l'usine Pelabon, une fabrique de munitions pour l'armée belge. Il quittera ce travail en août 1916, lorsqu'il s'engagera comme volontaire dans cette même armée. Versé dans la 1<sup>ère</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> chasseur à pied, il restera au front jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre 1918<sup>4</sup>.

Il est intéressant de noter qu'au fil de son « Carnet », la perception de la guerre évolue chez Jean d'Otreppe. Ainsi, au début de son parcours, il fait montre d'une volonté farouche d'en découdre avec le « Boche » (jamais il n'emploiera le mot « Allemand »), l'ennemi haï coupable du grand massacre de Dinant d'où Jean est originaire. Il refusera d'ailleurs, à plusieurs reprises, des postes le mettant à l'abri des combats. Jamais, il ne reniera son adhésion au combat mené pour la défense du pays (souvent assimilée chez les combattants à la défense de la famille, de la ville ou du village<sup>5</sup>) ; cependant, la proximité de la mort et la vie dans les conditions extrêmes des tranchées laissent apparaître, au fil du temps et entre les lignes du carnet, des sentiments à peine exprimés de lassitude, de fatigue et d'horreur partagées par les 350 000 Belges<sup>6</sup> qui participèrent à la guerre des tranchées.

Jean d'Otreppe au front

<sup>1</sup> BENVINDO Bruno, *Des Hommes en guerre. Les soldats belges entre ténacité et désillusion*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2005, p. 18 (Collection : Études sur la Première Guerre mondiale ; n. 12).

<sup>2</sup> Communication d'Alexandre LAFON lors de la table ronde : *Les témoins de la Grande Guerre* donnée le 13 octobre 2013 aux « Rendez-vous de l'Histoire de Blois » (disponible en écoute : <http://www.rdv-histoire.com/-2013-en-ecoute-.html>).

<sup>3</sup> Le *Carnet* de Jean d'Otreppe est conservé dans les archives familiales privées de Madame M. De Marchin, petite-fille de Jean d'Otreppe, qui a accepté nous confier ce manuscrit. D'autres documents (laissez-passer vers la Hollande, carte d'identité, carte de travailleur des usines Pelabon, carte de feu, etc.) conservés également dans les archives familiales permettent de compléter le portrait et le parcours de notre témoin.

<sup>4</sup> Son *Carnet* s'arrête le 5 août 1918 (sans que nous en connaissions la raison) et sa *Carte de feu*, reprenant ses états de service, spécifie qu'il participa à la campagne 14-18 jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre 1918.

<sup>5</sup> AMEZ Benoît, « La justice militaire belge en 14-18 : représentations culturelles et réalités quantitatives », in *Annals. Revue de civilisation contemporaine Europe/Amériques*, [En ligne], <http://amis.revues.org/1311> (Page consultée le 04/06/2014).

<sup>6</sup> De SCHAEFDRIJVER Sophie, *op. cit.*, p. 103, p.116 ; BOURLET Michaël, *op. cit.*, p. 172.

## L'exil

Dès août 1914, plus d'un million et demi de Belges prennent le chemin de l'exode, fuyant les combats et les exactions de l'ennemi. Ils se réfugient aux Pays-Bas (plus d'un million), en France (250 000) ou encore en Angleterre (de 150 000 à 200 000). Si certains font le choix de revenir en Belgique une fois l'invasion terminée, près de 600 000 réfugiés optent pour un exil prolongé dans ces pays. La plupart des exilés sont pauvres et désormais sans ressources. Ils survivent grâce à l'aide de nombreuses œuvres caritatives. À la libération, de nombreux réfugiés seront victimes de discrédit de la part des Belges restés pendant l'occupation, qui considèrent les exilés comme des fuyards et des « mauvais » patriotes (à l'exception des Belges exilés engagés dans l'armée de l'Yser), ayant abandonné le pays. Parmi les exilés, nombreux sont les ouvriers spécialisés recherchés pour leurs capacités de travail, notamment par les industries anglaise et française, frappées par une pénurie de main-d'œuvre<sup>7</sup>.



Fugitifs belges traversant le nord de la France

## Les usines d'armement

En raison de l'occupation de la Belgique (la zone de l'Yser faisant exception), l'armée doit se réorganiser en dehors de nos frontières et c'est essentiellement la France et la Grande-Bretagne qui voient s'implanter sur leur sol des usines d'armement fournissant l'armée belge, par exemple en France, l'usine de Graille-Sainte-Honorine, près du Havre. En Grande-Bretagne, citons l'usine Pelabon de Richmond, la « National Projectile Factory » de Birtley et les usines « Kryn and Lahy » de Letchworth. Toutes rassemblaient de véritables colonies de réfugiés belges<sup>8</sup>.

## Les volontaires



Usine de Graille. Fabrication de projectiles

Dès le début du conflit (août 1914), 18 000 volontaires viennent s'ajouter aux effectifs d'une armée belge qui restera toujours de taille très modeste (maximum 20 % de la population mobilisable, soit 117 500 hommes en août 1914).

Ces troupes, rapidement décimées (elles ne comptent plus que 52 000 hommes en novembre 1914), se replient sur l'Yser où débute la guerre des tranchées ou de position. C'est là que les effectifs vont progressivement se reconstituer grâce, entre autres, au recrutement de 32 000 volontaires dont certains avaient fui la Belgique par les Pays-Bas<sup>9</sup>. Nous retrouvons notre témoin parmi ces volontaires, pour beaucoup formés dans des camps d'instructions belges situés en Normandie.

## Les Boches

Expression péjorative pour désigner les Allemands. Elle remonterait à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et viendrait du mot « ALBOCHE » formé du préfixe « AL », abréviation de « allemand », et du suffixe « boche » désignant, dans l'argot de l'époque et dans l'expression « tête de boche », une personne à la tête dure, « une tête de bois » puisque « boche ». En effet, une boche était une boule en bois utilisée dans un jeu de quilles, par exemple<sup>10</sup>.

<sup>7</sup> AMARA Michael, *Des Belges à l'épreuve de l'Exil : les réfugiés de la Première Guerre mondiale en France, Grande-Bretagne, Pays-Bas : 1914-1918*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2008 ; AMARA Michael, « L'exode... de 14. La fuite des populations civiles face au tourbillon de l'invasion », in *Cahiers d'histoire du Temps présent*, n° 15 (2005), p. 47-64 ; AMARA Michael, TALLIER Pierre-Alain, « Principales sources d'archives relatives à la Première Guerre mondiale disponibles en Belgique », in Collectif de Recherche International et de Débat sur la Guerre de 1914-1918 (CRID 14-18), Site du CRID, [en ligne], [http://www.cid1418.org/espace\\_scientifique/guidesources/sources\\_accueil.html](http://www.cid1418.org/espace_scientifique/guidesources/sources_accueil.html) (Page consultée le 05/06/2014).

<sup>8</sup> « Un village belge sur la Tamise », in DE LOOK Francis, LOODTS Patrick, *Médecins de la Grande Guerre*, [en ligne], [http://www.1914-1918.be/insolite\\_village\\_tamise.php](http://www.1914-1918.be/insolite_village_tamise.php) (Page consultée le 30/04/2014 ; dernière mise à jour le 21/04/2014).

<sup>9</sup> BENVINDO Bruno, *op. cit.*, p. 34-35.

<sup>10</sup> CLAIRON Elsa, « Le mot : boche, chleu et Fritz », in ARTE TV, *Site de l'émission Karambolage*, [en ligne], <http://www.ARTE.TV/fr/le-mot-boche-chleu-et-fritz/568998.CmC=569004.html> (page consultée le 05/06/2014).

## Parcours de soldat sur le front de l'Yser

### L'instruction

Après deux jours de voyage, Jean d'Otreppe débarque en France où il rejoint les centres d'instruction de Coutances puis de Carteret, centres que l'armée belge a ouverts loin du champ de bataille afin de donner aux recrues<sup>11</sup> une formation militaire de base avant de les envoyer combattre sur le front de l'Yser.

Pendant six mois (de fin août 1916 à février 1917), il y apprend l'endurance (marches de trente kilomètres), les techniques d'orientation, le maniement du fusil et de la baïonnette, le tir, la simulation d'attaques... Il y reçoit le matériel militaire, qui consiste en un fusil, une baïonnette, une cartouchière et une pelle de campagne.

Le 18 février, il est envoyé au front, au lendemain de ses 19 ans : en effet, les jeunes gens n'ayant pas atteint cet âge doivent demeurer au centre d'instruction et ne peuvent participer au combat.

### La vie sur le front de l'Yser

Avant d'entrer plus avant dans le quotidien de Jean d'Otreppe, il est important de noter que le conflit sur le front de l'Yser est moins meurtrier – du moins en ce qui concerne l'armée belge – que sur les autres fronts, bien que la mort, comme nous le verrons, y est constamment présente. En effet, les soldats belges ne participent jamais aux assauts sanglants qui déciment les troupes alliées et allemandes, le roi Albert les jugeant trop coûteux en pertes humaines et de surcroît inefficaces. En épargnant la vie des soldats, les effectifs de l'armée peuvent ainsi se reconstituer plus rapidement<sup>12</sup>.

#### Le rythme des jours

La présence au front ne signifie pas une présence permanente aux tranchées : elle alterne en effet présences dans ces dernières, périodes de cantonnements et de congés.

#### a) Les tranchées

##### Les lignes



Tranchée en 1<sup>er</sup> ligne



Tranchée de 3<sup>e</sup> ligne à Dixmude



Boyau de communication

Les tranchées sont creusées le long des zones de front appelées « lignes ».

La 1<sup>re</sup> ligne est la ligne de combat : elle fait directement face aux lignes adverses souvent très proches (quelques mètres) et est donc la plus dangereuse. Les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> lignes sont respectivement des lignes de « soutien » et de « repli »<sup>13</sup>.

Elles sont reliées entre elles par des « voies de communication » étroites, les « boyaux ».



Croquis des tranchées



<sup>11</sup> « Ils sont passés par un centre d'instruction avant de gagner le front », in *Ceux de 14-18* [en ligne] <http://ceuxde14-18.skynetblogs.be/archive/2012/12/17/ils-sont-passes-par-un-centre-d-instruction-avant-de-gagner.html> (Page consultée le 11/06/2014).

<sup>12</sup> BENVINDO Bruno, *op. cit.*, p. 36.

<sup>13</sup> MUSÉE ROYAL DE L'ARMÉE ET D'HISTOIRE MILITAIRE, *Vie et mort dans les tranchées de la Première Guerre mondiale. Archives et documents pour l'étude de la Première guerre mondiale. Enseignement primaire [dossier pédagogique]* [en ligne] <http://www.klm-mra.be/klm-new/frans/educatif/downloads/vieetmort.pdf> (Page consultée le 05/06/2014) ; « Lexique des termes employés en 1914-1918 (Q-Z) », in CRID 14-18, Site du CRID, [en ligne], [http://cri1418.org/espace\\_pedagogique/lexique/lexique\\_qz.htm](http://cri1418.org/espace_pedagogique/lexique/lexique_qz.htm) (Page consultée le 05/06/2014).

Sur l'ensemble de sa campagne de guerre (d'août 1916 à août 1918), Jean passera au total 76 jours dans les tranchées : 25 jours en 1<sup>er</sup> ligne, 37 jours en 2<sup>e</sup> ligne et 14 jours en 3<sup>e</sup> ligne.

En effet, la présence sur les différentes lignes de front est organisée selon une certaine rotation. Ainsi, Jean demeure entre 1 et 7 jours en première ligne, puis passe en 2<sup>e</sup> puis en 3<sup>e</sup> ligne pour le même laps de temps, se déplaçant de secteur de tranchées en secteur de tranchées. Les séjours aux tranchées sont interrompus par des périodes de congé ou de « repos » en cantonnement.

Dans le contexte de la guerre de position, le rôle principal de Jean sera d'observer, c'est-à-dire de monter la garde, « armé » de jumelles, dans les tranchées et dans les boyaux afin de prévenir les attaques aux gaz et de découvrir les postes de mitrailleuses. Selon ses notes, les gardes durent de 2 à 6 heures par jour, mais peuvent se dérouler plusieurs nuits consécutives sans que le soldat ne puisse prendre aucun repos.



Construction d'un abri pour canons

Jean accomplit en outre de nombreuses corvées sur les différentes lignes (dans les boyaux et les passerelles), sans en préciser la teneur. Nous pouvons cependant supposer qu'il s'agit de travaux pénibles de natures très diverses : corvées de cuisine, d'eau, de feuillées, de réparation des tranchées, etc. Il participe également à plusieurs patrouilles de reconnaissance.

## b) Les cantonnements



Baraquement de repos à l'arrière

Si la guerre sur l'Yser est une guerre de position, les soldats, eux, sont très souvent en mouvement.

Ainsi, entre février 1917 et septembre 1918, Jean d'Otreppe déménage une soixantaine de fois, changeant constamment de cantonnement qu'il rejoint rarement en train, le plus souvent à pied (parfois après des marches éprouvantes d'une vingtaine de kilomètres). La durée de « séjour » y est très variable : dans le cas de Jean, il y demeure entre un jour et deux mois.

Les cantonnements désignent le lieu où sont stationnées les troupes à l'arrière des zones de front et des tranchées qui y sont creusées. En ce sens, le cantonnement est synonyme de « repos ».<sup>14</sup>

Repos très relatif cependant, car les tâches y sont nombreuses. Les plus fréquentes consistent à monter la garde, à défiler, à effectuer de longues marches, des simulations d'attaques et des exercices de reconnaissance, à s'exercer au maniement des armes (escrime, maniement de baïonnette et de grenade). Mais la compagnie de Jean d'Otreppe est également affectée à de lourds travaux de voirie : construction de tranchées, nettoyage des boues accumulées sur les routes, empierrement et réaffectation des chemins bombardés, construction de lignes de chemin de fer<sup>15</sup>.

C'est néanmoins durant ces périodes de cantonnement que les soldats peuvent se distraire et... se laver : ainsi Jean rencontre des amis<sup>16</sup>, assiste à des représentations théâtrales, des concerts<sup>17</sup> (quand ce ne sont pas les soldats eux-mêmes qui les organisent<sup>18</sup>) et des séances de cinéma organisées pour les troupes (en hôpital militaire ou dans une chapelle sinistrée)<sup>19</sup>, à un match de football entre Anglais et Belges<sup>20</sup> et en profite pour prendre de nombreux bains de mer<sup>21</sup> ! Ces spectacles ont un impact important sur le moral des troupes.

<sup>14</sup> *Idem.*

<sup>15</sup> Sans doute afin de faciliter l'important charroi militaire lors de l'offensive alliée d'août à octobre 1917. Voir, par exemple, *Carnet* 6-7-8-9-10-11-16 août, 3 et 5 septembre 1917.

<sup>16</sup> *Carnet*, 25/2/1917.

<sup>17</sup> *Carnet*, 25/3/1918.

<sup>18</sup> AMEZ Benoît, *Dans les tranchées : les écrits non publiés des combattants belges de la Première Guerre mondiale. Analyse de leurs expériences de guerre et des facteurs de résistance*, Paris, Publibook, 2009, p. 229.

<sup>19</sup> *Carnet*, 8/4/1917.

<sup>20</sup> *Carnet*, 31/5/1917.

<sup>21</sup> *Carnet*, 28/2, 24-27/5/1917.

### c) Les congés

Entre tranchées et cantonnements, les soldats bénéficient de congés prolongés. À partir de 1915, les soldats belges ont la possibilité de partir en permission dans un des pays alliés étrangers, en particulier en France et en Grande-Bretagne. Toutefois, il faut pouvoir assumer les frais d'un tel voyage<sup>22</sup>. Ainsi, tous les quatre mois, Jean d'Otreppe peut rejoindre sa famille revenue à Carteret, en France, pendant des périodes allant de dix à quatorze jours<sup>23</sup>.

Il en va tout autrement pour les soldats dont la famille est demeurée sur le territoire belge envahi par l'armée ennemie. Ils bénéficient certes de congés, mais tous les moyens de communication avec leurs proches sont coupés<sup>24</sup>.

### Conditions de vie sur l'Yser

Si, comme nous l'avons précisé ci-dessus, le front de l'Yser est moins sanglant que les autres fronts, il n'en demeure pas moins que l'extrême pénibilité des conditions de vie que l'on peut y rencontrer lui vaudra d'être qualifié par certains historiens, à l'instar de Benoît AMEZ, de front le « plus malsain de tout l'Ouest ».

#### a) La saleté, la vermine, la boue

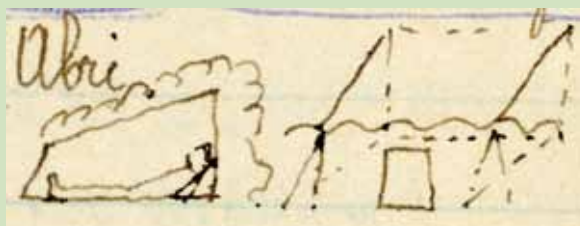
Comme nous l'avons vu plus haut, Jean d'Otreppe est cantonné dans de très nombreux endroits, à l'arrière des lignes. Les cantonnements dans lesquels il séjourne peuvent être des granges, des fermes, mais également des constructions provisoires (tentes, baraquements, tubes métalliques : les « métros »).

Dans les tranchées, des abris, parfois bétonnés, creusés dans le flanc d'une tranchée lui permettent de se soustraire au danger ou de s'abriter des intempéries.

#### Le logement sur le front



Dessin de Pierre Dantoine



Abri, dessin extrait du carnet



Abris section flanquante St Jacques-Capel



Une chasse aux rats

Un inconfort total règne tant dans les cantonnements que dans les tranchées.



Champ de boue à Passchendaele

Ainsi, Jean dort à même le sol sur de la paille souillée ou sur des paillasses infestées de puces et de poux. Les rats, vecteurs de maladie, font aussi partie du quotidien : attirés par la nourriture, ils fourmillent dans les tranchées, empêchant souvent les soldats de dormir. Les moustiques, très agressifs, empêchent également tout repos.

Le climat (la chaleur torride ou le gel et le froid extrême) ne fait qu'amplifier ces conditions de vie très pénibles, auxquelles il faut encore ajouter les boues. Causées par les pluies fréquentes et les inondations provoquées sur le front de l'Yser afin d'empêcher l'avancée allemande, ces boues pestilentielles sont un calvaire pour les soldats qui s'y enfoncent parfois jusqu'aux genoux. Les eaux sont stagnantes, polluées par les cadavres, les excréments, la nourriture périmée... Ces conditions extrêmes influencent sans conteste le moral des soldats belges<sup>25</sup>.

<sup>22</sup> AMEZ Benoît, *Dans les tranchées...* op. cit., p. 254.

<sup>23</sup> Voir par exemple *Carnet*, 12/5/1917.

<sup>24</sup> AMEZ Benoît, *Dans les tranchées...* op. cit., p. 30.

<sup>25</sup> AMEZ Benoît, *Dans les tranchées...* op. cit., p. 178-188.

## Extraits du carnet

### Dans les cantonnements

« Nous logeons dans une ferme, au-dessus d'une étable. La paille n'a jamais été renouvelée : beaucoup de poussière et de... poux ! Les rats courent sur notre tête la nuit. » (5/5/1917)

« Il était temps de quitter celui [le cantonnement] de Bray Dune, infecté de vermine et de rats, où l'on étouffait tant il faisait bas et tant les pannes<sup>26</sup> étaient surchauffées par le soleil. Pour éviter la chaleur et les poux, suis allé passer mes dernières nuits sur une échelle, dans le charri sous un chariot. » (12/6/1917)

« Venons cantonner à Ysenberghe – 27 km – dans les abris pour hommes formés par des plaques de fonte semi-circulaires et non fermées au bout. Loge sur un peu de paille par terre. On a érigé des centaines d'abris pareils pouvant contenir 15 000 hommes. » (15/7/1917)

« Le vent la chasse à travers les "tubes ou métros" dans lesquels nous sommes cantonnés. Il fait assez froid, surtout la nuit. Ils sont ouverts aux deux extrémités d'où courants d'air continus. » (26/8/1917)

« Pluie continue. On gèle dans les tubes. Le vent y souffle en bourrasque. La pluie qui tombe à torrents mouille paille et couverture. On patauge dans la boue dans l'abri. » (7/10/1917)

« Exercices. Pluie. Il fait très froid dans les tubes. Le vent s'y engouffre. On est glacé de froid la nuit. Le sol est humide, les pailles également : les vers grouillent en-dessous de la mienne. » (24/10/1917)

« Après ¼ h de marche, nous quittons la chaussée et nous engageons à travers les campagnes sans lumière ! C'est le dégel : partout de la boue ! À certaines places, nous nous enfonçons jusqu'au genou ! Notre marche est très pénible d'autant plus que notre sac est fort lourd. » (22/2/1917)

### Dans les tranchées

« Abris très étroits, humides et sales à 10 dans chacun d'eux. » (1/4/1917)

« Notre abri suinte, s'emplit d'eau, mouillant la paille. Nous faisons des trous dans les planches pour que l'eau puisse s'écouler. Je couche près de la porte (un emballage détrempé nous en fait office). Notre place est pleine de boue. » (2/4/1917)

« La neige ne cesse de tomber. Il fait très froid : nous sommes tout enduits de boue. » (3/4/1917)

« Si les poux sont plus rares, les moustiques par contre pullulent... Les moustiques nous ayant incommodés toute la nuit précédente, nous allumons un feu de paille à l'intérieur de l'abri. Craignant toutefois le retour des moustiques, nous allons coucher dans la prairie... Je suis tout à fait défiguré par les piqûres de moustiques. » (12-13-15/6/1917)

« Entrons dans notre abri qui contient 7 hommes alors qu'il ne peut y en avoir que 4 ! Il fait une chaleur étouffante, les moustiques y sont nombreux : nous découvrons même des puces ! Malgré le brouillard épais, vais m'installer au fond de la tranchée de combat. Impossible de dormir, les moustiques y pullulent également et piquent malgré les essuie-mains et la capote que j'ai mis sur ma tête. » (17/6/1917)



<sup>26</sup> Pièces de charpente.

## b) Le ravitaillement et la faim

### La ration du soldat

La ration journalière normalement prévue pour chaque soldat consiste en 700 grammes de pain, 400 grammes de viande fraîche ou en conserve, 75 grammes de fromage, 35 grammes de café, 5 grammes de chicorée, 20 grammes de sucre, 0,5 gramme de poivre et 25 grammes de sel, 45 grammes de margarine ou de lard, 25 grammes de haricots blancs ou de petits pois ou 40 grammes de riz, 20 grammes de tabac ou 5 cigarettes (pour remonter le moral du soldat)<sup>27</sup>. Les repas sont peu variés et ne comportent que rarement des légumes.

La ration quotidienne prévoit aussi de l'alcool, permettant au soldat de se réchauffer, mais également de se reconforter avant une attaque<sup>28</sup>. Ceci doit lui permettre de se soustraire à la « réalité immédiate ». L'alcool est censé jouer le rôle de reconfort, parfois de calmant ou d'excitant.

Jean nous renseigne peu sur la nourriture des soldats du front de l'Yser.

Il mentionne à plusieurs reprises des distributions de pain, de soupe, de pommes de terre et de café qui semblent avoir été la base de son alimentation. Sans doute, un peu de viande en conserve et des haricots noirs pouvaient s'ajouter à cet ordinaire<sup>29</sup>. Le ravitaillement est distribué par des cuisines roulantes affectées à chaque compagnie<sup>30</sup>. Cependant, dans les boyaux, le pain peut être distribué de nuit par les soldats eux-mêmes (corvées)<sup>31</sup>.



Cuisine roulante

Les soldats connaissent la faim et la soif.

Ainsi, lors des attaques au gaz, les aliments chauds ne parviennent plus aux tranchées et les combattants doivent se contenter de vivres avariés par les substances toxiques. Des pénuries de pain sont signalées fin mars 1918, suite à la destruction de la boulangerie militaire.

Le ravitaillement en eau potable, effectué par wagons-citernes, est également insuffisant. Il n'est d'ailleurs par rare que les soldats belges étanchent leur soif à l'eau des tranchées lors de ces périodes de pénurie. La malnutrition, combinée à une mauvaise hygiène, provoque inévitablement des soucis de santé.

La faim n'est pas présentée par Jean d'Otreppe comme endémique. Il semble cependant que les pénuries de nourriture sont récurrentes au début de chaque année et que, lors de la troisième bataille de l'Yser, les vivres épuisés et tout ravitaillement étant impossible, les combattants sont privés de nourriture plusieurs jours<sup>32</sup>.

### Extrait du carnet

« Les vivres ayant été avariées (sic) par les gaz ; nous sommes restés depuis le 7 au soir, jusqu'au 19 au matin avec un demi pain que nous n'aurions pas dû manger par précaution. » (18/3/1918)

## c) Santé et hygiène

L'hygiène est rudimentaire dans les tranchées.

Jean profite très rarement d'un bain dans une pièce d'eau aux abords des tranchées (13/6).

Parfois, les soldats sont obligés de demeurer plusieurs jours sans pouvoir se laver par crainte de contamination par les gaz.

### Extraits du carnet

« Les patrouilleurs sont restés 16 longs jours aux tranchées dans de petits abris, sans pouvoir se laver, l'eau étant contaminée par les gaz, sous la neige, le froid, sans aliments chauds (les vivres parvenant par la charrette de la cuisine). » (6/1/1918)

« Impossible, à cause des gaz, de se laver pendant 4 jours. » (3/6/1918)

Jean doit souvent attendre les périodes de cantonnement pour prendre un bain dans la mer (lorsqu'il séjourne à la Panne ou à Bray Dunes) ou dans des étangs situés à l'arrière du front.



Soldat se lavant dans un casque

<sup>27</sup> CHRISTENS Ria, DE CLERCQ Koen, *Frontleven 14/18. Het Dagelijksleven van de Belgischesoldaat van de Ijser*, Tiel, Lannoo, 1987, p.46 cité dans AMEZ Benoît, *Vie et survie... op. cit.*, p. 190.

<sup>28</sup> AMEZ Benoît, *Vie et survie... op. cit.*, p. 169.

<sup>29</sup> MUSÉE ROYAL DE L'ARMÉE ET D'HISTOIRE MILITAIRE, *op. cit.*, p.12 [en ligne], <http://www.klm-mra.be/klm-new/frans/educatief/downloads/vieetmort.pdf>, (Page consultée le 05/06/2014).

<sup>30</sup> *Carnet* 22/2/1917.

<sup>31</sup> *Carnet* 4/3/1918.

<sup>32</sup> BENVINDO Bruno, *op. cit.*, p. 39.

Outre les blessures infligées par les armes de guerre, la santé des soldats est également lourdement altérée par l'insalubrité des conditions de vie.

Ainsi, Jean – soumis au froid, à l'humidité, aux poux, aux moustiques, à la saleté – n'échappe pas à la grippe, comme ses compagnons, chez qui bon nombre de cette affection, d'angines et de bronchites sont recensées.<sup>33</sup>

Jean n'est pas épargné par la dysenterie qui décime les rangs en septembre et octobre 1917 suite au manque d'hygiène et à l'ingestion d'eau souillée.

Plus graves sont les épidémies qui sévissent sur le front, telle celle du typhus pour laquelle on dénombre 3 000 cas entre 1914 et 1915. Elle sévit jusqu'en octobre 1916 et n'est enrayerée qu'après deux campagnes de vaccination<sup>34</sup> dont Jean bénéficie dès son arrivée au camp d'instruction de Carterêt<sup>35</sup>.

#### Extraits du carnet

« Depuis environ un mois, la dysenterie sévit dans l'armée belge. Dans ma Cie, une dizaine d'hommes ont déjà été évacués. L'eau potable amenée dans des wagons-citernes arrive en quantité insuffisante. Force est d'employer à la cuisine de l'eau des marais et étangs. Elle pue : notre café le matin à l'odeur de vase, des plantes en décomposition. » (30/9/1917)

« Dans la nuit du 4 au 5 souffre de violentes coliques, diarrhées, vomissements. » (4/10/1917)

« Tous les jours des hommes sont évacués pour dysenterie, conséquence du froid des abris. Jusque quand y resterons nous. » (8-12/10/1917)

Les longues marches (les soldats se déplacent régulièrement avec un barda pouvant peser jusqu'à vingt kilos) et le séjour dans les tranchées, avec l'interdiction d'ôter leurs chaussures<sup>36</sup>, font macérer les pieds des soldats dans l'eau et l'humidité, provoquant des plaies infectées, voire la gangrène.

#### Extrait du carnet

« Depuis 29/4, suis exempt de bottine, ayant des plaies suppurantes [sic] aux deux pieds...Suis toujours exempt : les plaies que j'ai aux deux pieds restant vives... La marche a enflammé les plaies que j'ai aux pieds... » (2-5/5/1917)

#### d) Le bruit et la fureur - Les attaques



Paysage de tranchées à Steenstraete

S'il est une constante dans le récit de Jean d'Otreppe, c'est l'omniprésence, jour après jour, dans les tranchées comme dans les cantonnements, des combats aériens, des tirs d'obus et des bombardements auxquels il est soumis, vivant en permanence dans un bruit inouï et – même s'il n'en fait jamais état – avec un sentiment de peur qui devait peu le quitter.

Il connaîtra en outre, dans les premières lignes, le tir répété des mitrailleuses et la violence des assauts ennemis. Face à cette « pluie » d'obus, l'infanterie belge, ne disposant que de peu de moyens de protection, ne peut riposter. Le sentiment d'impuissance est total.



Paysage de tranchées à Steenstraete

#### Extraits du carnet

« Monte encore la garde de 1 à 3 h... Observe la destruction d'un travail, en 1<sup>ère</sup> ligne boche, par notre artillerie. La terre est environ projetée à 15 m en l'air. Les boches tirent avec des brisants sur un petit bois à 100 m de nos abris. Les branches montent en l'air, les éclats sifflent à nos oreilles.

[...]

Vers 6h, me rends auprès des fusillers [sic] du 2<sup>e</sup> peloton qui se trouvent dans la tranchée de Bruges. 100m en arrière de la 1<sup>ère</sup> ligne. À 8h pm précises, les boches commencent le bombardement de nos tranchées de la Maison du Passeur, situées à environ 300 m sur notre droite et 100 en avant. Nous voyons les bombes et les torpilles monter en l'air à une

<sup>33</sup> *Idem*, p. 40.

<sup>34</sup> *Ibidem*.

<sup>35</sup> *Carnet*, 25/9/1916 et suivantes.

<sup>36</sup> *Carnet*, 14/6/1917.



hauteur fantastique et s'abattre quasi perpendiculairement à nos tranchées : c'est un vacarme épouvantable : ces engins envoient des blocs de terre à 50 m de hauteur. Les 7.7.8.8. et 10.5 et 15.0 allemands s'abattent en rafales sur les tranchées et aux environs. Les éclats de tous ces projectiles sifflent incessamment à nos oreilles, tandis que les arbres sont fauchés et lancés en l'air...

À 10h, relève : par le boyau des Meubles, nous arrivons en 1<sup>ère</sup> ligne. Au moment où nous y débouchons, les boches tirent sur la passerelle qui mène au petit poste. Comme le terrain est assez marécageux, les obus, en éclatant, projettent des colonnes de boue qui retombent sur la tranchée... » (16/06/1917)

« Notre première ligne est violemment bombardée. Un 21 [obus] tombe sur notre abri. Nous sommes jetés les uns sur les autres. On ne se voit plus, tant il y a de la poussière. Les obus tombent à moins de 20m de l'abri. Chaque fois nous sommes fortement secoués. Les boyaux sont impraticables. L'après-midi, les bombes, les torpilles, les grenades entrent en jeu avec des rafales d'obus. Des avions boches mitraillent nos tranchées. Des torpilles éventrent le boyau à plusieurs places...

Gare aux rafales de mitrailleuses ! [...]

L'ennemi tue à droite à gauche... Un brisant tombe à moins de 10m de là me renversant et éteignant la bougie. Des éclats transpercent la tôle servant de toit. Me sauve dans le boyau. Un obus éclate tout près de moi. Suis projeté contre le clayonnage : capote déchirée, manche arrachée par les barbelés. Arrive essoufflé en 1<sup>ère</sup> ligne, après diverses émotions ! L'ennemi ne cesse de tirer par rafales sur les boyaux, les tranchées et l'arrière. Il lance des bombes dont nous suivons anxieusement la traînée rouge dans le ciel. Nous entendons [...] le bruissement des grenades à fusil (genre trousseau de clefs). Les éclatements se produisent continuellement non loin de nous. Les éclats rasant notre barbette. Les paquets de terre retombent sur nous. » (29/11/1917)

« Monte la garde de 11 à 1h du matin. Le bombardement continue avec plus d'intensité. La 1<sup>ère</sup> ligne et le boyau (entrée) sont plus spécialement bombardés. Les obus tombent à 20-30-40m de notre barbette. À chaque sifflement, nous nous attendons à voir notre barbette voler en éclat. La barbette voisine – 70m de nous – est complètement détruite : des chargeurs et des sacs sont déchiquetés.

Devons retourner deux fois dans l'abri tant la place est intenable [...]

Monte de garde de 3 à 5. Vers 5h1/2, le bombardement redouble. Rentrions précipitamment dans l'abri. Y sommes à peine qu'un obus éclate à la porte, nous renversant tous, puis un sur l'abri, puis une bombe devant ! Nous sommes secoués dans tous les sens. Le bombardement se déchaîne. Nous sommes aux créneaux de l'abri, avec les fusils mitrailleurs, prêts à nous défendre. Soudain vers 5h3/4, les mitrailleuses crépitent à notre droite. Plus de doutes, c'est un raid ou une attaque. Tous ceux qui sont sentinelles et qui sont dans l'abri vont reprendre leur place. Je sors le premier : partout les obus et les bombes tombent. Les éclats sifflent, les boulets de terre, l'eau retombent ; partout le feu jaillit. Une âcre odeur de poudre se répand.

Les obus tombent dru sur la 1<sup>ère</sup> ligne. Un tombe près de moi : je suis projeté à terre et m'écorche la main droite sur un morceau de fer. Des éclats déchirent ma jambière gauche. J'arrive, avec mon camarade, à la barbette. Je mets les fusils mitrailleurs en état et apercevant une forme humaine dans l'embrasure de l'abri boche, à la lueur d'une fusée, je tire une rafale de 20 cartouches dans cette direction. Les obus ne cessent de tomber : notre barbette est soulevée par un qui éclate près du parapet. Deux autres tireurs nous rejoignent. À ce moment, nous sommes insensibles au danger. Je tire encore deux rafales sur des ombres qui se meuvent. [...] Les boches lancent fusées sur fusées. Deux de nos obus tombent trop court et éclatent sur la berge de l'Yser à 20m de nous. Nous recevons une trombe d'eau. Les boches ont repéré ma barbette, grâce à la flamme des fusils mitrailleurs et nous renvoient des bombes qui nous secouent rudement.

Vers 6h, tout s'apaise progressivement... Les boches nous ont laissé un prisonnier blessé qui a déclaré que des 50 venus avec lui, il ne devait pas en être retourné beaucoup ! Chez nous, 4 tués, 6 blessés au 1<sup>er</sup> Bataillon du 5eCh, 2 tués dans notre bataillon. C'est miracle qu'à notre Cie, il n'y a eu personne de tué.

Dans la matinée sommes encore bombardés. Sommes relevés le soir vers 4h. Il fait calme heureusement. Passons 4 jours de piquets dans les baraquements. » (30/11/1917)

Jean d'Otreppe n'a pas subi de séquelles apparentes de cette exposition aux déflagrations. Cependant, vivre l'expérience du bombardement peut engendrer, chez les soldats, non seulement des blessures corporelles majeures, mais aussi des affections psychologiques graves nommées « obusite »<sup>37</sup>.

### L'obusite



Abris à munitions après bombardement

L'obusite (ou, en anglais, *shellshock*) se caractérisait par des nombreux symptômes tels que les tremblements convulsifs, la perte de la vue, la paralysie, l'état de prostration<sup>38</sup>.

La psychiatrie de guerre n'étant qu'à ses débuts en 1914, les victimes de l'obusite seront considérées dans un premier temps comme des simulateurs qu'il faut renvoyer au front ou comme des êtres faibles déjà prédisposés aux troubles mentaux. Force sera pourtant de constater la réalité des traumatismes psychiques causés par la violence des combats et par l'exposition aux bombardements incessants.

Ces troubles mentaux peuvent être temporaires, mais également conduire à des formes d'aliénation beaucoup plus graves.

De nombreux soldats belges seront soignés dans des hôpitaux psychiatriques. Envoyés dans un premier temps à l'hôpital militaire Saint-Emile à Calais, ils sont parfois redirigés dans des institutions situées à l'arrière du front, selon l'importance du traumatisme<sup>39</sup>.



Ruines de Pervyse

<sup>37</sup> « Lexique des termes employés en 1914-1918 (K-P) », in CRID 14-18, Site du CRID, [en ligne], [http://cridi418.org/espace\\_pedagogique/lexique/lexique\\_kp.htm](http://cridi418.org/espace_pedagogique/lexique/lexique_kp.htm) (Page consultée le 05/06/2014).

<sup>38</sup> L'HISTOIRE, Dossier d'accompagnement pédagogique. Les fragments d'Antonin, [en ligne] [http://horizon14-18.eu/wa\\_files/fiche\\_pedagogique26.pdf](http://horizon14-18.eu/wa_files/fiche_pedagogique26.pdf) (Page consultée le 05/06/2014).

<sup>39</sup> « Les hôpitaux belges au service des soldats », in DE LOOK Francis, LOODTS Patrick, *Médecins de la Grande Guerre*, [en ligne], [http://www.1914-1918.be/histoire\\_hopitaux.php](http://www.1914-1918.be/histoire_hopitaux.php) (Page consultée le 30/04/2014 ; dernière mise à jour le 21/04/2014).

Outre la destruction des corps et des esprits, la violence des tirs d'artillerie dévaste les paysages, ce que ne manque pas de noter notre témoin.

#### Extrait du carnet

« [...] Vers 5h am quitte le lieu du travail en compagnie d'un camarade et nous rendons en première ligne [...] par des boyaux partiellement détruits par l'artillerie : les tranchées ont par contre peu souffert. Le canal n'existe plus : des terres ébouloées, des trous d'obus, de bombes, de torpilles, aux places non détruites 50 cm d'eau ! Passons une passerelle par où les Français ont donné l'assaut et arrivons dans les lignes boches : un spectacle terrible dépassant tout [sic] imagination s'offre à nos yeux : tout ce terrain est bouleversé : pas un pouce n'a été laissé intact et un chaos indescriptible : des trous pour y mettre des maisons ! 20 m de diamètre – 6-8 m de profondeur. Les boyaux boches subsistent à certaines places, mais coincés, impraticables ! Les abris en béton coulé sont bouleversés, fendus, renversés : ceux en briques de béton, complètement disloqués. Tout est détruit : les écluses sont pitoyables. Des tas de grenades boches à main, à manche, à ailettes etc. des sacs de Français, des fusils tordus etc., etc. » (9/8/1917)

#### e) Les gaz

Les gaz de combat sont utilisés pour la première fois le 22 avril 1915 aux environs d'Ypres par l'armée allemande, en direction des lignes françaises situées entre le canal de l'Yser et le village de Poelcappelle. Les armées anglaise et française y auront aussi recours par la suite.

Six types de gaz toxiques ont été employés :

1. **Les suffocants** qui provoquent des lésions pulmonaires mortelles. Ces gaz sont responsables de la majorité des décès des gazés.
2. **Les lacrymogènes** (voir témoignage de Jean d'Otreppe). Gaz fugaces, ils s'attaquent à l'œil et sont souvent utilisés pour neutraliser une ligne de défense en mettant les combattants dans l'incapacité de mettre leur masque à gaz.
3. **Les vésicants**. Ils entraînent de graves brûlures au contact de la peau, des yeux et des poumons (l'ypérite, gaz emblématique de la Première Guerre mondiale, est de ce type).
4. **Les incendiaires**. Ces substances très inflammables provoquent de très graves brûlures de la peau.
5. **Les sternutatoires** qui provoquent vomissements et irritations de la muqueuse nasale.
6. **Les toxiques généraux** qui, par les poumons ou la peau, contaminent le sang et entraînent la mort.<sup>40</sup>

Les attaques aux gaz de combat constituent une véritable arme de terreur auprès des soldats.

On tente de les prévenir par différents moyens : sirènes, gongs, klaxons, sonneries, gardes<sup>41</sup>. Mais le seul moyen de se prémunir d'une attaque au gaz est le port d'un masque, fort incommode.

Jean vivra une dizaine d'alertes et sera surtout victime, les 17 et 18 mars 1918, d'une attaque de gaz lacrymogènes dont il décrira avec précision les symptômes :

#### Extrait du carnet

« Tranchée de l'Anguille. 2<sup>e</sup> ligne. Les boches lancent une grande quantité d'obus à gaz aux batteries et dans les lignes.

À 4h, bombardement à gaz...

Un brouillard épais s'abat sur les lignes : on ne voit plus à deux mètres devant soi, et ce subitement.

[...] Une odeur piquante nous prend à la gorge, nous faisant tousser, éternuer, pleurer. Ce sont des gaz lacrymogènes ! Vite le masque. Tout le monde se sent mal et étant obligé de se moucher, il faut enlever le masque. On respire alors du gaz et le malaise s'accroît. Les obus tombent un peu de tous les côtés : avec le masque et le brouillard on ne se voit plus. Le canon tonne. Les mitrailleuses crépitent.

Vers 6h, le brouillard se dissipe : on voit des hommes se diriger, titubant soutenus par d'autres, vers le poste de secours qui est cependant bombardé. Ce sont des victimes du gaz. Le spectacle n'est guère réconfortant ! [...] Nous nous sentons très mal à cause des gaz [...].

Allons en 3<sup>e</sup> ligne vers 5h [...].

Vers 7h½, les mitrailleuses et les canons crépitent de plus belle. [...]

Les boches bombardent notre 1<sup>ère</sup> ligne et les boyaux. Vers 8h, nouvelle odeur piquante. Gaz lacrymogènes à nouveau. Les masques déjà usagés, sont impuissants à neutraliser le poison qui nous déchire les poumons, la gorge, les voies respiratoires. On éternue, les yeux, le nez coulent ; on transpire. Les souffrances sont intolérables ; on souhaite être morts pour en être quitte. Les gaz sont rejetés continuellement vers nous par le déplacement d'air des canons. Nous restons une heure et demie dans ces affres. On allume de petits feux de paille qui nous soulagent médiocrement.



Troupes australiennes. Zonnebeke, secteur d'Ypres, 27 septembre 1917

<sup>40</sup> SBRAVA David, *La guerre des gaz 1915-1918 vue à travers les archives de l'ECPAD*, Paris, ECPAD, 2011, p. 19-21 ([http://www.ecpad.fr/wp-content/uploads/2011/01/guerre\\_des\\_gaz.pdf](http://www.ecpad.fr/wp-content/uploads/2011/01/guerre_des_gaz.pdf)).

<sup>41</sup> Carnet, 18/06/1917.

Vers 9 h½, tout rentre dans le calme.

À minuit, départ pour le cantonnement de KruisAbbelle.

On est très faible. Sur le parcours, nous passons encore dans des vapeurs gazeuses, écœurantes et très dangereuses. Lors de l'émission de gaz en 3<sup>e</sup> ligne, alors que nous nous trouvons si mal, des hommes malades ne cessaient de passer, soutenus par d'autres, transportés sur des brancards...

Les vivres ayant été avariés par les gaz ; nous sommes restés depuis le 7 au soir, jusqu'au 19 au matin avec un demi pain que nous n'aurions pas dû manger par précaution. » (17-18/3/1917)

« Arrivée au cantonnement à 2h½ du matin. Café à 6h. Tous les hommes sont encore malades. » (19/3/1917)

« Suis encore malade des gaz. Les poumons me font mal. J'ai la tête lourde. » (20/3/1918)



Soldats de la 55<sup>e</sup> division britannique rendus aveugles par les gaz lacrymogènes à la bataille de la Lys en 1918

#### f) La mort

La guerre, c'est la mort.

Pourtant, Jean d'Otreppe la décrit rarement dans toute sa crudité, même si elle est présente à chaque page de son carnet, dans sa relation des bombardements, des canonnades, des combats aériens journaliers qui bien entendu faisaient quotidiennement des victimes.

Mais lorsqu'il sera confronté lui-même directement à la mort, il en donnera des descriptions rendant compte des mutilations subies par ses compagnons.

#### Extrait du carnet

« Alors que nous nous trouvions au travail, près des dépôts de munitions, quelques obus tombent à droite, à gauche, se rapprochent de nous. Nous nous couchons entre les rails du chemin de fer vicinal, dans les fossés, chaque fois que nous en entendons siffler un. Ils tombent environ à 50-70 m de nous. Ce sont des 15 (deux [ballons] captifs boches) nous observent. Un obus tombe plus près de nous. Nous n'avons que le temps de nous coucher. Malheureusement deux des nôtres de mon peloton S et M n'ont pas le temps de se coucher. Quand nous nous relevons, à une cinquantaine de mètres de nous, nous voyons des bras s'agiter hors du fossé. On se précipite, mais on doit se recoucher pour un nouvel obus. Sitôt éclaté, on se relève et on va voir. Un soldat français gît, déchiqueté ; un autre : un des nôtres, le ventre ouvert, les bras emportés, la tête en bouillie. M... meurt après quelques contorsions, l'autre S... gémit, la jambe droite amputée. Le lieutenant m'envoie prévenir le capitaine au mess et chercher des brancards. On transporte Scheer à l'hôpital. Il y meurt dans la soirée. » (17/8/1917)

Si certains d'entre eux ont droit à des inhumations dans des cimetières militaires (à Westvleteren par exemple) et à des messes de funérailles, auxquelles Jean assiste d'ailleurs<sup>42</sup>, d'autres sont enterrés à la hâte (lorsqu'ils le sont !), aux abords des tranchées, dans des trous d'obus, dégagant des odeurs pestilentielles.

<sup>42</sup> Carnet, 18/8/1917.

### Extraits du carnet

« Piquet Stamcot en avant de l'Yperlée... Les cadavres enterrés à peu de profondeur... Les cadavres se trouvent encore sur le terrain [...] Dans un abri en 2<sup>e</sup> ligne, 3 de nos hommes, dans un abri ont passé la nuit sur un cadavre boche enfoui sous la paille ! Dans un trou d'obus on a découvert un pied... » (3/6/1918)

« [...] Les boches ont capturé un poste de 20 hommes et ont aligné les cadavres devant les barbelés. Beaucoup de tombes d'Anglais enterrés à peu de profondeur : il pue. Les mouches marquent de tâches [sic] noires – tant il y en a – les tombes. Des souliers dépassent. Vais dans un trou d'obus peu profond et m'aperçois qu'un bras dépasse avec les chairs en décomposition. La croix est en miette. Dans un autre trou d'obus, je trouve un cadavre à demi rongé par les rats. En creusant un fossé, un autre donne la main à un mort ! » (25 au 26/6/1918)



Photo de tombe à Steenstraete

La description de la vie dans les tranchées par Jean d'Otreppe en est sa vision propre : sa relation est très souvent factuelle et, par pudeur ou par esprit « bravache », il exprime très rarement ses émotions, ne rendant pas compte ainsi de l'intégralité des aspects de la vie dans les tranchées.

Ainsi, contrairement à d'autres témoignages de soldats, le sentiment d'ennui ou de nostalgie des siens n'est jamais présent chez Jean.

### g) L'ennui



Partie d'échecs dans les tranchées

Or l'ennui est l'une des composantes de la vie des tranchées. En effet, la guerre de position confine le soldat dans un espace réduit où s'inscrivent de longues périodes d'attente et d'inactivité.

Diverses occupations vont l'aider à lutter contre un cafard envahissant : jeux de cartes, rédaction de carnets ou de journaux intimes, lecture des journaux du front (dont nous reparlerons ci-après), création d'un véritable artisanat des tranchées.

## L'artisanat des tranchées



Soldats gravant des obus

Les soldats, dont beaucoup exerçaient un métier manuel dans la vie civile, s'occupent l'esprit en travaillant les innombrables débris de guerre. Ainsi apparaît, un véritable artisanat, si ce n'est un art, des tranchées : objets utilitaires (briquet, porte-plume, encrier, gamelle...), décoratifs (vases sculptés dans des douilles d'obus, bagues...), pieux (crucifix, chandeliers). Des souvenirs de batailles naissent des amas de métaux (cuivre-laiton-aluminium), de bois et de pierre laissés sur les lieux des combats.

Ils sont parfois l'objet de troc entre soldats qui les acquièrent en échange d'autres biens (cigarettes par exemple) ou comme cadeaux futurs à leur famille.



Artisanat de tranchée, douille d'obus

### h) Isolement et nostalgie des siens

Contrairement à Jean, dont les parents d'abord réfugiés en Angleterre ont réussi à se rapprocher de lui en regagnant Carterêt, en France<sup>43</sup>, bon nombre de soldats belges sont séparés de leur famille demeurée en Belgique occupée. Contrairement aux poilus français, ils ne peuvent pas revoir leur famille lors de leurs permissions.

La correspondance est donc pour la plupart des soldats belges le seul lien avec leurs proches. Cependant, afin d'affaiblir le moral des troupes, l'ennemi interdit toute communication entre les civils en territoire occupé et les soldats belges. Des organisations clandestines – le *Mot du soldat* et le Bureau de la Correspondance belge – se créent et aident à l'acheminement des lettres via les Pays-Bas, l'Angleterre ou la France. Nombreux sont ceux qui paieront de leur vie ces actions de résistance<sup>44</sup>.

Notons enfin que les échanges épistolaires sont soumis à la censure militaire belge qui doit empêcher la transmission de tout renseignement pouvant compromettre le secret des opérations, nuire à la défense nationale, permettre l'accomplissement d'un délit ou dévoiler les moyens de correspondance ainsi que le nom des membres des organisations clandestines<sup>45</sup>.



Souvenir de l'Yser

Ces contraintes renforcent l'inquiétude des soldats pour leur famille restée en Belgique occupée.

Pour rompre l'isolement des combattants, de nombreux journaux du front sont créés dès 1915.

Rédigés par des aumôniers, des brancardiers, des officiers ou de simples soldats, ils redonnent vie à une certaine forme de presse locale, réunissant ainsi les soldats d'une même région, d'un même établissement scolaire<sup>46</sup> et réimplantant ainsi le terroir dans les tranchées.

Les soldats peuvent, en effet, y trouver des nouvelles de leur région, de leur village ou de leur école, y lire des contes régionaux, y trouver l'état civil de leur commune, etc.

Enfin, des marraines de guerre (anglaises ou françaises) adoptent les soldats et leur soutiennent le moral par l'envoi de courrier et de colis. Toutefois, l'institution de la marraine de guerre va souffrir à la fin de la guerre d'une campagne de dénigrement. La marraine de guerre sera alors représentée comme une femme facile ou bien comme une « vieille fille » en quête d'un mari<sup>47</sup>.



Une du *Claque à fond* : paraît au front belge de la 7<sup>e</sup> brigade d'infanterie, n° 14 (mai 1917)

<sup>43</sup> Lors de ses rares congés, il réussira d'ailleurs à rendre deux fois visite à sa mère et à son frère.

<sup>44</sup> MASSART Jean, *La Presse clandestine dans la Belgique occupée*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1917 (<https://archive.org/details/lapresseclandestoomassuoft>).

<sup>45</sup> BENVINDO Bruno, *op. cit.*, p. 22.

<sup>46</sup> Amon nos Autes /liégeois, *Le Trait d'Union/namurois, Al' Craq'rie/dinantaïs, la Corbeille/collège des jésuites de Liège, etc.* (FLAMENT Julien, « La presse belge durant la guerre », in LYR René (dir.), *Nos héros morts pour la Patrie*, Bruxelles, E. Van der Elst - Établissements L. Collignon, 1920, p. 294-304).

<sup>47</sup> « Les marraines de guerre », in DE LOOK Francis, LOODTS Patrick, *Médecins de la Grande Guerre*, [en ligne], [http://www.1914-1918.be/insolite\\_marraine\\_de\\_guerre.php](http://www.1914-1918.be/insolite_marraine_de_guerre.php) (Page consultée le 30/04/2014 ; dernière mise à jour le 21/04/2014) ; ANTIER Chantal, *Les femmes dans la Grande Guerre*, Paris, Éditions Soteca, 2011, p. 102 (Collection Vivre dans la guerre).



Ces cartes postales illustrent les deux visions de la marraine de guerre. À gauche, il s'agit d'une vieille bourgeoise ; à droite d'une sémillante jeune fille

### i) Les rapports soldats – officiers

Si Jean d'Otreppe n'émet, à aucun moment, de critiques envers la hiérarchie militaire, celles-ci ne sont pourtant pas rares dans les écrits d'autres soldats<sup>48</sup>.

Le mépris exprimé par les supérieurs, leur incompétence, leur brutalité parfois, aiguissent les rancœurs, mais ce sont les contraintes de la vie militaire avec les exercices, les corvées et les marches harassantes imposées en période de repos qui exaspèrent particulièrement les soldats.

Aussi, préfèrent-ils parfois être en première ligne que supporter les humiliations inhérentes à la discipline militaire<sup>49</sup> ! Si les reproches vont à l'armée, rarement ils ne critiquent la guerre et ne refusent de combattre<sup>50</sup>.

L'unilinguisme des officiers francophones, issus souvent de la bourgeoisie wallonne et flamande, allié au mépris qu'ils affichent pour leurs subordonnés, augmente plus encore la distance qui les sépare des soldats flamands<sup>51</sup>.

Il faut néanmoins noter que l'armée belge ne connaît pas de mouvements de révolte comparables aux mutineries de l'armée française de 1917 (sans doute parce qu'elle n'aura pas à subir des offensives meurtrières semblables à celles qui fauchent en masse les poilus français).

Pourtant, la « justice » militaire n'est pas inactive : de 1914 à 1918, elle instruit 77 116 affaires et prononce 35 544 condamnations, pour insubordination (les cas les plus fréquents), désertions (il s'agit dans bien des cas de quitter le front pour prendre un peu de repos)<sup>52</sup>, outrages à supérieur, vol (de nourriture, le ravitaillement n'étant pas toujours garanti) et abandons de poste<sup>53</sup>.

Les soldats, dans leur grande majorité, se voient infliger des peines d'emprisonnement inférieures à 5 ans qui sont rarement purgées dans leur intégralité.

Sur la durée du conflit, 220 condamnations à mort seront prononcées, mais 12 sont exécutées (dont 4 pour insubordination et 5 pour abandon de poste)<sup>54</sup>.



Front belge. Cachot

<sup>48</sup> BENVINDO Bruno, *op. cit.*, p. 102. Voir également AMEZ Benoît, « La justice militaire belge en 14-18... », in *op. cit.*, p. 4.

<sup>49</sup> BENVINDO Bruno, *op. cit.*, p. 106

<sup>50</sup> AMEZ Benoît, *Dans les tranchées : les écrits non publiés... op. cit.*, p. 12.

<sup>51</sup> BENVINDO Bruno, *op. cit.*, p. 106

<sup>52</sup> AMEZ Benoît, « La justice militaire belge en 14-18... », in *op. cit.*, p. 9.

<sup>53</sup> *Ibidem*.

<sup>54</sup> BENVINDO Bruno, *op. cit.*, p. 153

## La vie quotidienne sur le front belge

### Bibliographie

- AMARA Michael, « L'exode... de 14. La fuite des populations civiles face au tourbillon de l'invasion », in *Cahiers d'Histoire du Temps présent*, n° 15 (2005), p. 47-64.
- AMARA Michaël, *Des Belges à l'épreuve de l'Exil : les réfugiés de la Première Guerre mondiale en France, Grande-Bretagne, Pays-Bas : 1914-1918*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2008.
- AMARA Michaël, TALLIER Pierre-Alain, « Principales sources d'archives relatives à la Première Guerre mondiale disponibles en Belgique », in COLLECTIF DE RECHERCHE INTERNATIONALE ET DE DÉBAT SUR LA GUERRE DE 1914-1918 (CRID 14-18), *Site du CRID*, [en ligne], [http://www.crid1418.org/espace\\_scientifique/guidesources/sources\\_accueil.html](http://www.crid1418.org/espace_scientifique/guidesources/sources_accueil.html) (Page consultée le 05/06/2014).
- AMEZ Benoît, *Dans les tranchées : les écrits non publiés des combattants belges de la Première Guerre mondiale. Analyse de leurs expériences de guerre et des facteurs de résistance*, Paris, Publibook, 2009.
- AMEZ Benoît, « La justice militaire belge en 14-18 : représentations culturelles et réalités quantitatives », in *Amnis. Revue de civilisation contemporaine Europes/Amériques*, mis en ligne le 03 mai 2011 [en ligne], <http://amnis.revues.org/1311> (Page consultée le 04/06/2014).
- ANTIER Chantal, *Les femmes dans la Grande Guerre*, Paris, Éditions Soteca, 2011 (Collection Vivre dans la guerre).
- BENVINDO Bruno, *Des Hommes en guerre. Les soldats belges entre ténacité et désillusion*, Bruxelles, Archives générales du royaume, 2005, p. 18 (Collection Études sur la Première Guerre mondiale ; n° 12).
- BOURLET Michaël, *La Belgique et la Grande Guerre*, Paris, Éditions Soteca, 2012.
- CABANES Bruno, « Ennui et expérience de guerre : l'émergence d'un discours scientifique au XXe siècle », in GRANGER Christophe, RICHARD Nathalie, VENAYRE Sylvain (eds.), *L'ennui, XIX<sup>ème</sup>-XX<sup>ème</sup> siècles*, Paris, Presses de la Sorbonne, 2012, p. 99-110 ([http://www.academia.edu/2323348/Ennui\\_et\\_experience\\_de\\_guerre](http://www.academia.edu/2323348/Ennui_et_experience_de_guerre)).
- CHRISTENS Ria, DE CLERCQ Koen, *Frontleven 14/18. Het Dagelijksleven van de Belgischsoldaaten de IJser*, Tielt, Lannoo, 1987.
- CLAIRON Elsa, « Le mot : boche, chleu et Fritz », in ARTE TV, *Site de l'émission Karambolage*, [en ligne], <http://www.arte.tv/fr/le-mot-boche-chleu-et-fritz/568998.CmC=569004.html> (Page consultée le 05/06/2014).
- COCHET François, « 1914-1918 : l'alcool aux armées. Représentations et essai de typologie », in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 222 (2006), p. 31 (<http://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2006-2-page-19.htm>).
- D'OTREPPE Jean, *Carnet*, s.l., 1914-1918 (Collection Famille De Marchin).
- DE SCHAEPRUIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, 3<sup>e</sup> édition, Peter Lang, Bruxelles, 2006.
- FLAMENT Julien, « La presse belge durant la guerre », in L'YR René (dir.), *Nos héros morts pour la Patrie*, Bruxelles, E. Van der Elst-Établissements L. Collignon, 1920, p. 294-304.
- « Ils sont passés par un centre d'instruction avant de gagner le front », mis en ligne le 28 décembre 2012, in *Ceux de 14-18*, [en ligne], <http://ceuxde14-18.skynetblogs.be/archive/2012/12/17/ils-sont-passes-par-un-centre-d-instruction-avant-de-gagner.html> (Page consultée le 11/06/2014).
- « Les hôpitaux belges au service des soldats », in DE LOOK Francis, LOODTS Patrick, *Médecins de la Grande Guerre*, [en ligne], [http://www.1914-1918.be/histoire\\_hopitaux.php](http://www.1914-1918.be/histoire_hopitaux.php) (Page consultée le 30/04/2014).
- « Les mairaines de guerre », in DE LOOK Francis, LOODTS Patrick, *Médecins de la Grande Guerre*, [en ligne], [http://www.1914-1918.be/insolite\\_mairaine\\_de\\_guerre.php](http://www.1914-1918.be/insolite_mairaine_de_guerre.php) (Page consultée le 30/04/2014).
- « Lexique des termes employés en 1914-1918 (C-D) », in CRID 14-18, *Site du CRID*, [en ligne], [http://crid1418.org/espace\\_pedagogique/lexique/lexique\\_cd.htm](http://crid1418.org/espace_pedagogique/lexique/lexique_cd.htm) (Page consultée le 05/06/2014).
- « Lexique des termes employés en 1914-1918 (K-P) », in CRID 14-18, *Site du CRID*, [en ligne], [http://crid1418.org/espace\\_pedagogique/lexique/lexique\\_kp.htm](http://crid1418.org/espace_pedagogique/lexique/lexique_kp.htm) (Page consultée le 05/06/2014).
- « Lexique des termes employés en 1914-1918 (Q-Z) », in CRID 14-18, *Site du CRID*, [en ligne], [http://crid1418.org/espace\\_pedagogique/lexique/lexique\\_qz.htm](http://crid1418.org/espace_pedagogique/lexique/lexique_qz.htm) (Page consultée le 05/06/2014).
- L'HISTOIRE, *Dossier d'accompagnement pédagogique. Les fragments d'Antonin*, [en ligne], [http://horizon14-18.eu/wa\\_files/fiche\\_pedagogique26.pdf](http://horizon14-18.eu/wa_files/fiche_pedagogique26.pdf) (Page consultée le 05/06/2014).
- MASSART Jean, *La Presse clandestine dans la Belgique occupée*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1917 (<https://archive.org/details/lapresseclandestoomassuoft>).
- MUSÉE ROYAL DE L'ARMÉE ET D'HISTOIRE MILITAIRE, *Vie et mort dans les tranchées de la Première Guerre mondiale. Archives et documents pour l'étude de la Première Guerre mondiale. Enseignement primaire [Dossier pédagogique]*, [en ligne], [http://www.klm-mra.be/klm-new/frans\\_educatif/downloads/vieetmort.pdf](http://www.klm-mra.be/klm-new/frans_educatif/downloads/vieetmort.pdf) (Page consultée le 05/06/2014).
- SBRAVA David, *La guerre des gaz 1915-1918 vue à travers les archives de l'ECPAD*, Paris, ECPAD, 2011 ([http://www.ecpad.fr/wp-content/uploads/2011/01/guerre\\_des\\_gaz.pdf](http://www.ecpad.fr/wp-content/uploads/2011/01/guerre_des_gaz.pdf)).
- « Un village belge sur la Tamise », in DE LOOK Francis, LOODTS Patrick, *Médecins de la Grande Guerre*, [en ligne], [http://www.1914-1918.be/insolite\\_village\\_tamise.php](http://www.1914-1918.be/insolite_village_tamise.php) (Page consultée le 30/04/2014).

### Iconographie

« Jean d'Otreppe au front », photographie, Famille De Marchin, s.d. / « Fugitifs belges traversant le nord de la France », photographie, Gallica, 1914 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b6932314c>) / « Usine de Graville. Fabrication de projectiles », photographie, s.d. (LYR René (dir.), *Nos héros morts pour la Patrie. L'épopée belge de 1914 à 1918*, Bruxelles, E. Van der Elst-Établissements L. Collignon, 1920, p. 192) / « Tranchée », photographie, Musée de la Vie wallonne, s.d. / LOXHAY Maxime, « Boyau de communication », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / LOXHAY Maxime, « Tranchée de 3e de ligne à Dixmude », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / D'OTREPPE Jean, *Carnet*, s.l., 1914-1918 (Collection Famille De Marchin) / LOXHAY Maxime, « Construction d'un abri pour canons », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / LOXHAY Maxime, « Baraquement de repos à l'arrière », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / DANTOINE Pierre, « La morale de la guerre », dessin, Collectif de Recherche Internationale et de Débat sur la guerre de 1914-1918, s.d. ([http://crid1418.org/espace\\_pedagogique/documents/icono/dantoine.html](http://crid1418.org/espace_pedagogique/documents/icono/dantoine.html)) / LOXHAY Maxime, « Abri section

flanquante St Jacques-Capel », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / LOXHAY Maxime, « Une chasse aux rats », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / « Champ de boue à Passchendaele », photographie, Musée canadien de la guerre. Exposition en ligne. Le Canada et la Première Guerre mondiale, Collection d'archives George-Metcalf, s.d. (<http://www.museedelaguerre.ca/cwm/exhibitions/guerre/home-f.aspx>) / LOXHAY Maxime, « Cuisine roulante », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / « Le plaisir de se laver », photographie, Musée canadien de la guerre. Exposition en ligne. Le Canada et la Première Guerre mondiale, Collection d'archives George-Metcalf, s.d. (<http://www.museedelaguerre.ca/cwm/exhibitions/guerre/photo-f.aspx?PageId=2.C.1.b&photo=3.E.3.aq&f=%2Ffcm%2Fexhibitions%2Fguerre%2Fdaily-routine-f.aspx>) / « Paysage de tranchées à Steenstraete », photographie, Famille De Marchin, s.d. / LOXHAY Maxime, « Abris à munitions après bombardement », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / LOXHAY Maxime, « Ruines de Pervyse », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / HURLEY Frank, « Australian infantry wearing Small Box Respirators (SBR). The soldiers are from the 45th Battalion, Australian 4th Division at Garter Point near Zonnebeke, Ypres sector, 27 September 1917 », photographie, Australian War Memorial, 27/9/1917 (<http://www.awm.gov.au/collection/E00825>) / AITKEN Thomas Keit, « British troops blinded by tear gas wait outside an Advance Dressing Station, near Bethune, 10 April 1918 », photographie, Imperial War Museum, 10/04/1918, © IWM (Q 11586) (<http://www.iwm.org.uk/collections/item/object/205193875>) / « Tombes de fusiliers-marins français dans une tranchée de première ligne devant Kaaskerke, en Belgique », photographie, Site de l'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense, 09/1916 © ECPAD (<http://www.ecpad.fr/les-ieres-lignes-belges-sur-lyser-ceremonie-militaire-en-presence-du-general-joffre-et-du-roi-albert-ier>) / LOXHAY Maxime, « Partie d'échecs dans les tranchées », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / « Soldats belges artisanat de tranchée », photographie, Wikimedia Commons, s.d. ([http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Soldats\\_belges\\_artisanat\\_de\\_tranch%C3%A9e\\_1914-18.jpg](http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Soldats_belges_artisanat_de_tranch%C3%A9e_1914-18.jpg)) / « Artisanat de tranchée, douille de 75 mm et de 37,85, guerre 1914-1918 », photographie, Wikimedia Commons, Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported license, 4/11/2012 ([http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Artisanat\\_de\\_tranch%C3%A9e\\_douilles\\_d%27obus\\_guerre\\_1914-1918.jpg](http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Artisanat_de_tranch%C3%A9e_douilles_d%27obus_guerre_1914-1918.jpg)) / « Souvenir de l'Yser ». Fleurs (pensée et violette) collées sur papier », Musée de la Vie wallonne, 1914 / Une du *Claque à fond : paraît au front belge de la 7e brigade d'infanterie*, Gallica, 05/1917 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1040863j>) / « La marraine de guerre », cartes postales, s.d. (MORIN Claude, *La Grande Guerre des images*, Turquant, Apart Éditions, 2012, p. 238) / LOXHAY Maxime, « Cachots », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d.